

le règne du faible Arcadius, la province, laissée à peu près sans défense, était exposée aux fréquentes incursions des peuplades barbares qui la dévastaient : en 395, les Ausuriens et les Maziques avaient couvert le pays de ruines (1). A leur suite était venue la famine. A tous ces maux s'ajoutait souvent la mauvaise administration des gouverneurs : les lois violées, les tribunaux impuisants, le plus faible opprimé par le plus fort, les honnêtes citoyens calomniés et poursuivis par des délateurs, voilà le spectacle qu'à cette époque offrait la Cyrénaïque. On résolut de s'adresser à l'Empereur pour solliciter quelque soulagement à tant de misères. On demandait l'envoi de troupes plus considérables pour résister avec succès à l'ennemi, et la remise d'une partie des impôts que la détresse publique ne permettait point d'acquitter.

Sous l'influence des idées chrétiennes, les empereurs, cherchant, pour ainsi dire, à se mettre en communication plus fréquente avec leurs sujets des provinces les plus éloignées, avaient voulu que leurs réclamations pussent arriver aisément au pied du trône. Ils aimaient que des extrémités de l'empire les plaintes et les vœux de leurs peuples vinsent jusqu'à leurs oreilles, sans passer par des intermédiaires, souvent intéressés à dissimuler une partie de la vérité. Aussi, à partir de Constance, des lois avaient été portées pour ordonner aux gouverneurs de laisser à cet égard toute liberté aux provinces ; rien ne devait entraver le droit de pétition. Plus tard même, pour éviter aux villes des dépenses trop considérables,

» dioeres cernuntur, et tanto volant pennarum stridore ut aliæ alites cre-
 » dantur ; solemque obumbrant, sollicitis suspectantibus populis, ne
 » suas operiant terras. Sufficiunt quippe vires, et tanquam parum sit
 » maria transisse, immensos tractus permeant, diraque messibus con-
 » tegunt nube, multa contactu adurentes ; omnia vero morsu erodentes,
 » et fores quoque tectorum... In Cyrenaica regione lex etiam est ter anno
 » debellandi eas. » (XI, 29.) On peut voir encore, sur leurs terribles effets, S. Augustin (*Cité de Dieu*, III, 31) et Julius Obsequens (ch. 90). Qui ne se rappelle enfin que la huitième des plaies d'Égypte consista dans une invasion de sauterelles ?

(1) Une partie de la vie de Synésius se passa à repousser ces ennemis qui revenaient sans cesse harceler la Pentapole, et quelquefois la mettre dans un très-grand danger. La première invasion de ces barbares dont l'histoire fasse mention eut lieu au temps de Jovien, de Valens et de Valentinien (ann. 364 et 370). Ausuriens, Austoriens, Maziques, Macètes, les auteurs anciens varient un peu sur les noms, mais ils s'accordent dans le récit des calamités causées par ces brigands. On pourrait trouver des traits nombreux de ressemblance entre ces peuplades errantes et les Bédouins de nos jours : « Barbari in discursus semper expediti veloces, » dit Ammien-Marcellin, « vivereque assueti rapinis et cædibus, paulisper » pacati in genuinos turbines revoluti sunt. (xxviii.) »

Grâce au zèle de ses amis, Synésius fit enfin accueillir les réclamations de sa patrie. Un plus grand honneur lui était encore réservé : il fut admis à porter la parole devant l'Empereur, dans le Sénat. Il parla avec une liberté dont on retrouverait sans doute peu d'exemples à cette époque. Au lieu d'apporter à Arcadius le tribut accoutumé de serviles adulations, il l'entretint des devoirs qu'impose la royauté. En traçant le portrait idéal du souverain, tel que la philosophie le conçoit, il ne craignit point de signaler les vices qui minaient sourdement l'empire ; il blâma ce luxe, cette pompe extérieure qui cache l'absence de mérite réel, et dont chaque progrès correspond à un nouveau déclin de la vertu et des mœurs publiques. Il s'éleva contre la coutume, introduite par Théodose et suivie par les successeurs de ce prince, de donner les plus hautes dignités à des chefs barbares, et de confier la défense de l'État à ceux qui en étaient les ennemis naturels. On dut tressaillir, sans nul doute, autour d'Arcadius, à la voix de l'orateur transporté de la Cyrénaïque à la cour, comme pour faire entendre, au nom des mœurs antiques, la protestation des provinces contre les prodigalités inouïes des grands et l'abandon de l'empire aux mains d'étrangers mercenaires.

La hardiesse de ce langage ne nuisit point cependant à Synésius. Nous ne savons ce qu'il obtint au juste pour son pays ; mais lui-même témoigne que les villes de la Pentapole retirèrent de grands avantages de cette légation (1). Comme récompense de ses efforts, on accorda au député l'exemption, alors si désirée, des fonctions curiales (2). Après avoir heureusement accompli sa mission, il se préparait sans doute à revenir, quand un événement imprévu hâta brusquement son départ. Un tremblement de terre vint ébranler Constantinople ; chacun fuyait çà et là (3). Synésius, jugeant que la mer serait plus sûre que la terre, courut au port, sans avoir le temps de dire adieu à personne, pas même à son ami le consul Aurélien (4).

En rentrant dans la Cyrénaïque en 400, il y trouva la guerre. Des barbares ne cessaient de harceler le pays : habitués au pillage, ils erraient par bandes, sans ordre, sans discipline, incapables, quoique supérieurs en nombre, de résister à des troupes réglées ;

(1) Lett. 105 ; *Des Songes*, ch. 18. — (2) Lett. 30.

(3) S. Jean Chrysostome, dans la 7^e et la 41^e de ses homélies sur les Actes des Apôtres, prononcées en 400 et 401, parle de ce récent tremblement de terre qui dura trois jours.

(4) Lett. 21.

sortirait de l'école. Pour tout dire en un mot, il manque à ces lettres la première qualité du genre, le naturel, dont ne sauraient jamais tenir lieu tout l'esprit et tout l'art du monde. Je voudrais de la simplicité, de l'abandon, du laisser-aller, et je trouve de la recherche, du travail, de la prétention. Même dans la douleur, Synésius se souvient encore trop de sa rhétorique ; il reste toujours maître de son langage et de ses impressions ; il ne laisse point courir sa plume en lui lâchant la bride sur le cou, comme dit M^{me} de Sévigné. Dans ces lettres, si artistement travaillées, je demande à voir l'homme ; je rencontre un bel esprit.

Ne nous étonnons point si le naturel fait défaut : souvent Synésius calcule trop ce qu'il doit dire et ne point dire ; on croirait quelquefois qu'il se défie et de lui-même et des autres. *Tant de prudence entraîne trop de soin* : aussi son langage s'en ressent ; il est alors gêné, contraint. Livrer sa pensée tout entière aux hasards d'un écrit qui dure, et qui peut passer de main en main, Synésius ne l'ose : il aime mieux se réserver pour les conversations fugitives, qui ne laissent point de traces après elles : « Je voudrais confier à » cette lettre tout ce que je pense, écrit-il à Herculien, mais je » ne le puis : une lettre n'est pas assez discrète ; elle dirait tout » au premier venu (1). » Ici la publicité l'effraie, ailleurs il la recherche assez volontiers ; car c'est un des caractères de cette époque. Souvent on écrivait à un ami, mais pour la foule ; la lettre était destinée aux honneurs d'une lecture publique. Ainsi disparaissait ce qui fait le charme d'une correspondance, l'intimité et ses épanchements. Ce n'était plus le commerce de deux esprits attirés l'un vers l'autre, c'était un nouveau genre de littérature. A Rome, à l'époque de la corruption du goût, Plinie le Jeune s'était déjà rendu célèbre par des lettres ingénieuses, mais souvent affectées, et avait balancé la réputation de Tacite. Dans la Grèce dégénérée, avec les mêmes moyens on poursuivait, on obtenait de semblables succès : seulement les prétentions allaient s'exagérant avec les défauts. Le rhéteur Libanius ne s'était-il pas vanté d'avoir atteint la perfection dans le genre épistolaire ? Il se discernait modestement la première place, à Julien la seconde.

Les œuvres de Synésius nous offrent des témoignages nombreux et frappants de cette décadence de l'esprit grec : « Écrivez-nous » une de ces lettres que vous écrivez si bien, » dirait-il volontiers à tous ses amis. Diogène, son cousin, était en Syrie : depuis cinq

(1) Lett. 4.

d'idées gnostiques et alexandrines : Dieu est toujours « la monade » des monades, le principe des principes, la racine des racines, » le monde des mondes, l'idée des idées, la source sacrée placée » au-dessus des ineffables unités (1). » Il n'a point créé la matière : un souffle émané de lui est venu animer cette matière, et a donné la vie à ce monde inférieur (2). L'Esprit-Saint reste le médiateur entre le Père et le Fils (3). Le Fils est l'organisateur de l'univers, qu'il a ordonné et formé d'après les types intellectuels; c'est de lui que les êtres tirent l'action et le mouvement; il leur donne leurs lois; de lui dépend toute la nature (4). Un indice qui n'est pas non plus à négliger, ce sont les vœux que forme Synésius. La sagesse humaine peut les avouer sans aucun doute; mais dans ses prières un chrétien se contenterait-il de demander surtout à Dieu le repos, la santé (5), une paisible existence exempte des soucis de la pauvreté et de la richesse, la gloire enfin et l'éloquence (6) ?

Les mêmes vœux se retrouvent dans l'hymne V; mais ici pourtant, bien que mêlé encore de doctrines philosophiques, le christianisme apparaît nettement. Le créateur et l'ordonnateur du monde, c'est toujours le Fils (7); l'Esprit-Saint reste l'intermédiaire entre *la racine et la tige* (8); l'âme retournera se mêler à sa source (9). Mais voici où se montrent des croyances nouvelles : « Chantons le Fils de l'épouse, de l'épouse qui n'a point subi les » conditions d'une union mortelle. L'ineffable Volonté du Père a » présidé à la naissance du Christ; l'enfantement sacré de la Vierge » a produit, sous l'image de l'homme, celui qui est venu parmi » les hommes ouvrir les sources de la lumière (10). »

L'hymne VIII, dont nous avons déjà parlé, atteste un nouveau progrès. Le poète, il est vrai, appartient encore aux affections et aux désirs terrestres; mais le philosophe disparaît, et, malgré quelques souvenirs empruntés à son ancienne métaphysique, deux hymnes, le septième et le neuvième, vont nous le montrer mieux assis dans la foi chrétienne. Ses chants ne sont plus qu'une glorification du Christ en l'honneur, l'un de sa naissance, l'autre

(1) IV, 60-73; VI, 1-2. — (2) IV, 74-79. — (3) IV, 94-100. — (4) IV, 125-226; VI, 11-23.

(5) *Ψυχᾶς καὶ μελέων ἔρως νόσους* (VI, 28), dit Synésius. C'est le vœu d'Horace :

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.

(6) IV, 18-19; 240-299; VI, 24-37. — (7) 16-30. — (8) 53-54, 65. — (9) 47. — (10) 1-9.

dans le présent, et l'histoire n'est qu'un drame qui se joue à diverses reprises, par de nouveaux acteurs, devant un nouveau public (1). Si cette doctrine pouvait être prise au sérieux, Synésius, en faisant de la vie la répétition exacte et nécessaire des événements anciens, condamnerait l'histoire à une sorte d'immobilité. Mais l'homme n'est pas soumis, comme les astres, à des lois fatales : grâce à la liberté dont il jouit, la scène du monde, malgré la présence des mêmes intérêts et des mêmes passions, offrira un spectacle toujours varié; ce qui est vrai de chacun de nous peut se dire de l'humanité tout entière : elle sera toujours diverse et ondoyante.

Mais ce qui mérite de fixer notre attention, c'est la théorie de Synésius sur la Providence divine. L'auteur ne parle pas en son propre nom, il est vrai; mais les idées qu'il met dans la bouche d'un de ses personnages sont incontestablement les siennes. Des amis d'Osiris conseillent à ce prince d'exiler Typhon : ils prévoient l'avenir et veulent conjurer les périls qu'une indulgence exagérée peut un jour faire courir à l'Égypte. Osiris se refuse à bannir son frère : il s'en remet à la Divinité du soin de le préserver du danger. Son père alors prend la parole pour lui expliquer combien cette confiance est imprudente : compter toujours en ce monde sur le secours prochain des dieux, c'est se faire de leur nature et de leur action une fausse idée.

Existe-t-il donc une providence qui vienne en aide aux choses humaines ? Et comment agit-elle ? A cette double question voici la réponse que donne *l'Égyptien* (2).

L'Être pur, l'Absolu, ne s'abaisse point jusqu'à l'action; il se contemple lui-même; la contemplation est la vie divine par excellence. De cette Unité suprême, comme d'une source, émane toute une série de dieux : les uns, et ce sont ceux du rang le plus élevé, jouissent constamment du spectacle des beautés intelligibles : rien ne vient les distraire de leur félicité. Les autres sont d'une condition inférieure : le gouvernement de l'univers leur est délégué. Mais comme ils participent, quoiqu'à un moindre degré, de l'Essence pure, ils ne se détournent qu'avec effort de la contemplation, dans laquelle ils trouvent leur perfection et leur bonheur : encore tentent-ils, quand ils doivent agir, de régler le monde d'après les types éternels qu'ils ont contemplés. De là ces lois fixes et générales qui régissent les astres, le ciel; mais à mesure que l'on descend vers la matière, livrée aux démons malfaisants, l'ordre disparaît;

(1) II, 7. — (2) I, 9-11.

bien ; car parmi les périphrases nombreuses dont il se sert pour désigner l'imagination, l'expression de *corps* se trouve souvent reproduite. Le vague de la pensée se trahit à chaque instant par la variété même des termes (1).

Bien que l'imagination ne soit pas, par sa nature, ce qu'il y a de plus noble en nous, elle joue cependant le plus grand rôle dans notre existence. Nous ne pouvons former des pensées qu'avec son secours (2), sauf quelques rares instants dans la vie d'un petit nombre d'hommes privilégiés, qui sont alors comme transportés au-dessus d'eux-mêmes et saisissent directement la vérité. C'est encore en elle que l'âme souffre, et reçoit le châtement dû à ses fautes : l'imagination devient une sorte de démon qui tourmente le coupable (3).

Le but que se propose Synésius, à travers ces longues et obscures déductions, c'est d'établir la légitimité de la divination par les songes. Il produit hardiment les plus singulières hypothèses comme autant de faits certains, avec un sérieux, avec une bonne foi qui ne permettent pas d'admettre un seul instant que ce traité puisse être, comme son livre sur la *Calvitie*, par exemple, un jeu d'esprit. On peut d'ailleurs, en quelques endroits, reconnaître l'accent d'une véritable émotion, qui prouve assez que l'écrivain ressent réellement les idées qu'il exprime, et qu'il est lui-même la dupe de son sujet. Enfin, à défaut d'autres preuves, une lettre à Hypatie témoignerait encore de sa sincérité : il lui envoie son traité, et il en parle avec une sorte de respect qui montre quelle importance il attachait à son œuvre. Il attribue son livre à une inspiration divine : « J'ai » été poussé par Dieu à l'écrire, » dit-il en commençant. Et vers la fin de sa lettre : « C'est Dieu lui-même dont la volonté m'a servi de » guide dans la composition de ce livre que j'offre comme un hom- » mage à l'imagination. Ce sont des recherches sur l'âme et sur

(1) Synésius nomme tour à tour l'imagination, φαντασία, τὸ φανταστικόν, l'imagination, l'imaginatif ; φανταστικὸν πνεῦμα, φανταστικὴ οὐσία, l'esprit imaginatif, l'essence imaginative ; σωματικὴ οὐσία, l'essence corporelle ; θεοπείσιον σῶμα, ἀκίρατον σῶμα, le corps divin, le corps pur ; ἄλογος ψυχή, l'âme irrationnelle ; ψυχικὸν πνεῦμα, πνευματικὴ ψυχή, l'esprit animal ; πρῶτον σῶμα ψυχῆς, le premier corps de l'âme, parce que l'imagination fait communiquer directement l'âme avec le corps. C'est pour la même raison qu'il l'appelle aussi κοινὸς ὅρος ψυχῆς καὶ σώματος, limite commune de l'âme et du corps ; ou bien ἄμεσος αἰσθησις, sens immédiat. Enfin, comme elle est l'image de l'esprit intelligent, et qu'elle peut d'ailleurs, à mesure qu'elle s'épaissit, devenir semblable à un fantôme ou à de grossiers démons, Synésius lui donne encore en plusieurs endroits le nom d'εἰδωλῶν, εἰδωλικὴ φύσις.

(2) Ch. 8. — (3) Ch. 9.

